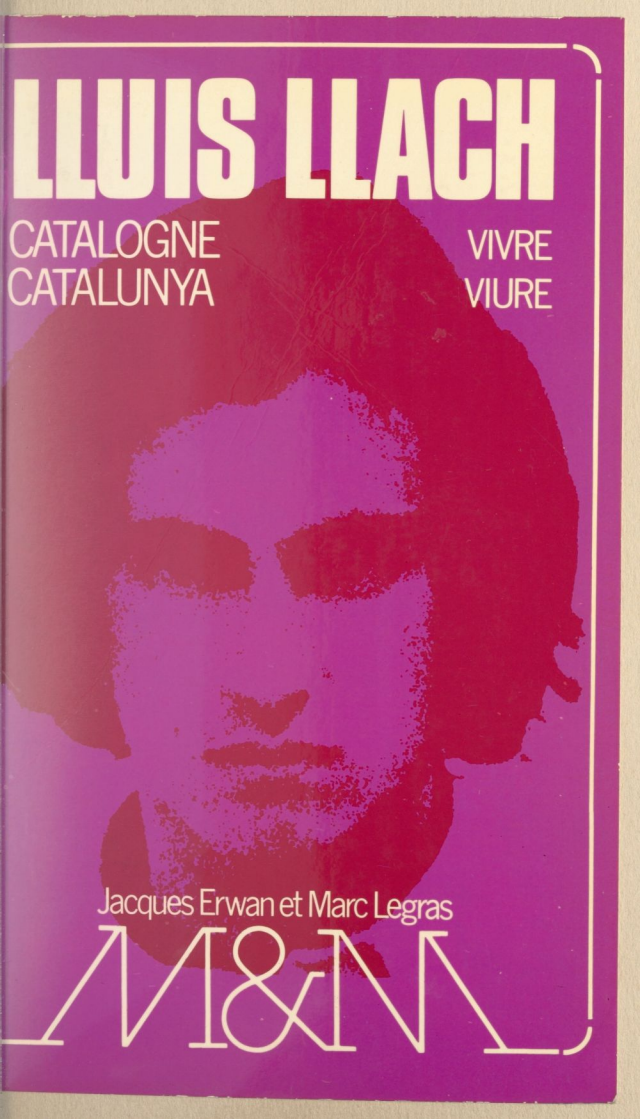
LLUIS LLACH

CATALOGNE
CATALUNYA

VIVRE
VIURE



Jacques Erwan et Marc Legras

M&N

Catalogne
VIVRE

113

Catalogne
VIVRE

8° V
21291
5)

MUSIQUES et MUSICIENS

Collection dirigée par Odile Cail

Mozart
Wolfgang Hildesheimer *(mars 79)*

Lulu
Alban Berg
Tome I : Livret intégral bilingue *(mars 79)*
Tome II : Commentaires de Pierre Boulez, Patrice Chereau, Friedrich Cerha. Préface de Rolf Liebermann. Photos de la mise en scène *(septembre 79)*

Essai sur la vraie manière d'utiliser les instruments à clavier
Carl Philipp Emanuel Bach *(mai 79)*

Béjart par Béjart
Maquette Pierre Faucheux. Photos Colette Masson. Conception Jean-Louis Rousseau *(septembre 79)*

Mahler
Alma Mahler : Mémoires et correspondances *(septembre 79)*

Le paysage sonore
Murray Shafer *(septembre 79)*

Chemin vers la nouvelle musique
Anton Webern *(octobre 79)*

Lettres à une amie
Anton Webern *(octobre 79)*

Alban Berg
Mosco Carner *(octobre 79)*

Conversations avec Stockhausen
Jonathan Cott *(novembre 79)*

Racines interdites
Alan Stivell *(avril 79)*

A chaque fou sa casquette et à moi mon chapeau
Roger Siffer *(avril 79)*

On n'est pas poètes mais on le sait
Montjoïa *(octobre 79)*

M&N

92
18

LLUIS LLACH

avec Jacques Erwan et Marc Legras

Catalogne VIVRE

JClattès

DL-15-11-1979-30251

La Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© éditions Jean-Claude Lattès, 1979.

© Lluis Llach pour les textes des chansons.



Je suis préoccupé par la responsabilité qui m'incombe en abordant certaines questions politiques. Je ne suis pas sûr d'être capable d'objectivité Or, quelle que soit la volonté des auteurs d'affirmer leur subjectivité, le lecteur peut parfois l'oublier...

Ce livre n'est pas un essai prétendant à l'exactitude historique, sociologique... mais le résultat de plusieurs entretiens.

LLUIS LLACH

Si l'on en croit les leçons de l'Histoire, il faut pour faire un pays : tailler d'une pièce — sur mesure — coudre solidement d'un gros fil de conscience ou — mieux — de volonté nationale, avant de laver à grande eau et d'effacer, d'un bon coup de fer à repasser, jusqu'à la mémoire des faux plis. L'Histoire, hélas ! il suffit de regarder une carte, ne taille jamais d'une pièce. Un bout par-ici, un bout par-là, elle met et remet « cent fois sur le métier son ouvrage »..., ne coud jamais que de fil blanc. Sous la doublure du vieux manteau les coutures finissent toujours par apparaître... Les uns attendent de le voir craquer alors que d'autres le mettent déjà au clou. Les moins empressés songent qu'il durera quelques hivers...

Région ? Province ? Minorité ? Ethnie ? Nation ? Pays ? Communauté ? Les plus circonspects n'usent de l'un ou de l'autre de ces termes qu'après l'avoir longuement reniflé, et toutes ces précautions paraîtraient excessives s'il ne s'agissait que d'un problème de vocabulaire.

Depuis une dizaine d'années du nord au sud, de l'est à l'ouest, des chanteurs portent sur les places publiques ces langues, qu'on n'utilisait plus qu'entre proches, condamnées à disparaître. Des écrivains apprennent au public à lire dans sa langue, méprisée, jusqu'alors combattue par tous les pouvoirs. Des troupes de théâtre en revendiquent l'usage.

L'Education nationale — quelle prétention que ce singulier... — l'« enseignement national » en avait partiellement tari la source en dépossédant les générations précédentes d'une de leurs deux langues : l'inutile, *celle qui soi-disant ne servait à rien. Voués à la friche, dans ce coin de nos têtes rescapé de l'enseignement national, mots et tournures ont le plus souvent poussé comme ils ont pu. Après le gel, la parole d'hier reverdit. Il reste à la faire pousser. A semer de nouveau — inlassablement — nous n'en savons pas plus.*

Ce n'est pas un hasard si le renouveau culturel a commencé avec la chanson. Léo Ferré dit quelque part que la musique est une violenteuse. Petite forme — *dans le langage de quelques érudits à qui nous empruntons l'expression — la chanson vous frôle, s'assied sans crier gare dans un coin de votre oreille. Il est déjà trop tard. La chanson agace, agresse, s'agrippe. Elle est déjà plus loin. Elle voyage sans ticket. Dans des cassettes, à fleur de vinyl ou dans vos voix. En se fichant des frontières... La chanson et la musique nous interpellent un par un. Pour nous rassembler. Peut-être parce qu'à marcher à quelque distance les uns des autres sur les mêmes chemins nous avons quelque part la même faim... ou les mêmes étoiles dans quelque trou de nuit. Ces musiques ou ces paroles nous touchent sans que nous les analysions. Elles nous renvoient à un autre quotidien, un autre « vécu », d'autres cultures. Même, si nous ne les comprenons pas d'emblée, elles nous « parlent ».*

Le dos au mur, on ne se bat jamais seul pour sa propre culture. Toute prise de conscience individuelle tire sa substance d'une expérience collective. La chanson a poussé sur le terrain d'une réalité historique, culturelle, économique ou politique. Elle s'en est nourrie. Sans se transformer en tract et sans transformer chaque spectacle en meeting, ouvrant la voie à la revendication culturelle, elle a aussi contribué à élargir la porte étroite de la revendication politique.

L'échange postule l'égalité, et pour parler au monde en-

tier il faut être d'abord soi-même. Chaque communauté (reposant sur la libre adhésion de chaque individu), à travers sa culture et parfois son histoire, cherche à définir ou redéfinir sa propre identité, revendique le choix de son futur, réaffirme son « droit à la différence » ou celui de « vivre au pays ».

Très banalement, chaque être reflète, dans ses manières d'agir, de ressentir, les choses et la communauté à laquelle il appartient. S'exprimant lui-même il l'exprime dans une certaine mesure. A l'écoute de celle-ci, il lui renvoie une image dans laquelle les gens se reconnaissent ou non. Les chanteurs ont, avec leurs musiques, leurs mots, cristallisé des aspirations naissantes parfois confuses, favorisé leur émergence et les ont popularisées. Leur histoire se confond encore aujourd'hui avec celle d'un public motivé, apparu en même temps qu'eux, élargi par la suite et avec lequel à des degrés divers ils ont évolué.

Nous nous sommes rendus plusieurs fois en Bretagne, en Alsace, en Catalogne et en Provence (Occitanie) pour y rencontrer Alan Stivell, Roger Siffer, Lluis Llach et le groupe Mont-Joïa. Nos propos continuaient en quelque sorte les discussions amicales ou professionnelles que nous avions avec eux depuis plusieurs années. Chacun de ces chanteurs évoque son cheminement, ses rapports avec sa communauté, les difficultés rencontrées par celle-ci.

A partir des premières retranscriptions des quelques dizaines d'heures d'entretiens enregistrés, nous avons cherché avec eux à éclairer tel ou tel passage, à préciser telle information. Porteurs de musiques et de mots, ces « chanteurs » ne sont les porte-parole de personne, et leurs propos n'engagent qu'eux-mêmes. Ils apportent ici de nouveaux éléments de réflexion à partir desquels chacun est libre de chercher sa propre réponse...

Marc LEGRAS - Jacques ERWAN.

I

ENFANT DE VERGÈS

Je suis né dans l'Empordà, une zone rurale de la province[1] de Girona. Une région que l'on considère un peu comme le berceau de la Catalogne. La légende raconte qu'un jour un berger et une sirène auraient fait l'amour près de la plage et construit leur cabane ici, dans l'Empordà. Les Pyrénées au nord, la Selva, la Garrotxa, des montagnes délimitent la « comarque ». Progressivement, vers le nord, le paysage change, on passe peu à peu à une agriculture roussillonnaise. Les paysans des environs irriguent facilement leurs terres, tout pousse en Empordà : des fruits, des céréales, des légumes.

Je me souviens que les parents de mon copain Pons avaient en plus de leurs trois chevaux de trait un petit cheval pour tirer la charrette sur les chemins plats. Le tracteur a peu à peu remplacé les bêtes et son arrivée a constitué un événement pour les enfants que nous étions. La région était assez évoluée, car depuis une cinquantaine d'années les pay-

1. Cette entité n'existait pas autrefois en Catalogne. Elle fut imposée par la monarchie centraliste. La Catalogne était divisée en « comarques », divisions administratives correspondant à des zones naturelles caractérisées par une structure géologique particulière, un type de culture spécifique, un fleuve... Officiellement, les comarques ont disparu, mais en fait les Catalans, eux, n'ont pas aboli ce système.

sans côtoyaient les Français. « Pour aller à la plage ? un kilomètro tout droit et à l'esquarra. »

On pouvait grâce au tourisme parler un peu de politique, lire d'autres journaux. Tout cela a influencé la mentalité des gens et provoqué une évolution des idées, des mœurs, des habitudes.

Je me souviens que lorsque les femmes de Vergès voyaient les hommes du village courir à la plage pour draguer les touristes étrangères elles se demandaient ce que ces femmes avaient de plus qu'elles... et faisaient des efforts de coquetterie, raccourcissaient leurs jupes, prêtaient davantage attention à leur maquillage. Les passionnés de chanson connaissaient Brel ou Brassens depuis toujours alors qu'à Madrid l'oligarchie surveillait et censurait tout. A cette époque de rationnement alimentaire, les gens vivaient dans une pauvreté totale, celui qui avait la chance de vendre un bout de terrain aux touristes assurait la survie des siens.

Les massacres de la côte, de ses paysages, soulèvent aujourd'hui la colère des gens. Grâce à un conseiller de la Généralité, on commence à mettre en œuvre une sorte d'aménagement du territoire. Il était temps. Pendant plusieurs années la spéculation sauvage s'est déchaînée, les promoteurs liés à l'oligarchie ne rencontraient aucun obstacle. On a construit de véritables gratte-ciel sans même prévoir d'égouts. L'Escala, sur la Costa Brava, compte trois mille habitants l'hiver contre... cent cinquante mille l'été !

Le tourisme n'atteignait pas l'ampleur qu'il connaît aujourd'hui, mais on avait pris l'habitude de voir les estivants déambuler en short et les femmes en pantalon sans que ça provoque des drames comme dans le reste de l'Etat espagnol. Tous ces contacts contribuaient à une libéralisation, d'autant plus que l'Empordà, par tradition, n'est pas une terre répressive. Tout le monde allait plus ou moins à Perpignan — qui n'est pas très éloigné — et sans changer de pays on y respirait un autre air. Avant de m'installer à Foixa, j'ai discuté

avec quelques paysans qui m'avaient entendu à la radio. « Laquelle ? Radio-Paris. » Le seul fait de savoir qu'ils écoutaient les émissions de « Radio-Paris » diffusées vers l'Espagne permettait il y a encore quelques années de situer les gens idéologiquement.

Ici, je suis bien. Chaque fois que je rentre à Vergès, dans mon village natal, je suis accueilli comme le fils du senyor Llach et en quelques mots tout est dit : « Tu chantes ? Oui. Ça va ? Oui. D'accord, c'est bien. »

Les gens d'ici ont un humour tellement lapidaire qu'une personne peu habituée n'y comprend rien. Je dis qu'il est ingénu, méchant, noir. Tout le monde sait qu'il s'agit d'un jeu auquel on se livre, comme à un match de boxe. Les phrases fusent, se croisent. On se dit toujours la vérité avec une méchanceté charmante, ingénue. Quand j'étais gosse, j'allais au café pour voir les hommes jouer aux cartes. Leurs parties m'intéressaient peu, mais leurs propos me fascinaient : ils se déchiraient par la parole, guettaient les reparties, enchaînaient aussitôt. Ce véritable sport permet de tester la vivacité et la résistance de l'autre, de l'analyser, de savoir ce qu'il pense. Les « chistes », les plaisanteries, les jeux de mots étaient une de nos armes contre le franquisme. Notre humour est un peu noir parce qu'il émane d'une communauté en état de résistance. Nous pouvions nous amuser, rire sans jamais oublier notre peur, notre misère. Dans une situation de répression, l'humour sert souvent de défense, mais je crois qu'il tient également à notre caractère. Chaque fois que je suis dans une situation limite dont j'ignore l'issue, je ris...

A dix-huit ans j'ai eu la chance de connaître des pêcheurs extraordinaires. Aujourd'hui je les vois peu, mais ce sont eux qui m'ont appris la pêche, les vieilles chansons, les nuages, les vagues, les vents, les signes qui annoncent la tramontane. Pour eux le temps s'écoule différemment. Il ne fait pas

beau aujourd'hui ? Mais qu'est-ce qu'un jour ! Un jour, c'est rien ! Ils sont semblables à ces paysans qui plantent un pommier dont ils ne recueilleront les fruits que dans plusieurs années. Ils pêchent dans la baie, les anchois par exemple, et partent à deux bateaux : le plus petit est équipé d'un lamparo dont la lumière attire le poisson tandis que du plus gros on jette les filets.

Car ce sont des gens malins, malins... Un jour ils étaient deux à me regarder tirer mon bateau vers la mer. Jamais cela ne m'avait paru aussi pénible malgré la force de mes dix-huit ans. J'entendis l'un d'eux qui disait :

— Il le bouchera quand il reviendra !

Sans avoir l'air de les écouter, je continuais à tirer tout en me demandant ce qu'ils voulaient dire. Mon bateau à l'eau, je vis jaillir une sorte de fontaine naturelle, en trois minutes il coulait... J'avais oublié de boucher le petit trou aménagé dans la coque pour permettre à l'eau de pluie de s'écouler.

Comme nous étions amis, l'un d'eux me disait :

— Si jamais je te montre les secrets de la mer, je ne veux jamais, mais vraiment jamais, te voir y amener une femme : *si estan contentes estan nervioses ; si estan nervioses i es mullen criden. Si criden s'espanten. Cuan s'espanten ploren. Cuan ploren ya estas enfonçat*[1].

Une autre fois, alors que j'étais prêt à sortir, il y avait là l'avi Cayeta. « Avi », cela veut dire grand-père, mais on peut appeler « avi » une personne qui n'appartient pas à la famille. L'avi Cayeta avait, je ne sais pas, quatre-vingts ans au moins... C'était mon « professeur ».

— Où est-ce que je dois aller pêcher ?

---

1. Si elles sont contentes elles sont nerveuses ; si elles sont nerveuses et se mouillent elles crient. Si elles crient elles s'affolent. Quand elles s'affolent elles pleurent. Quand elles pleurent tu es déjà fichu.

— De ce côté-là vers la gauche.

J'allume mon moteur et démarre. Mais je n'ai pas fait cent mètres que je l'aperçois qui me fait signe. Demi-tour : j'accoste près de lui.

— Ecoute, mon petit, quand un pêcheur te dira il faut aller pêcher de ce côté, n'oublie pas, prends toujours la direction opposée.

De ma vie je n'ai jamais attrapé qu'un seul calamar — idiot sans doute — mais, que je pêche ou non, la mer reste pour moi la meilleure des psychiatries. A cause du silence ou du bruit, des différentes sensations de rythme, de temps... Dans chacun de mes disques apparaissent les bateaux, les vagues ou les mouettes. Tout petit je rêvais déjà d'un voilier, d'avoir une maison sur la mer. (J'ai aussi rêvé de devenir missionnaire, prédicateur en Afrique ou diplomate. Etant donné qu'il n'y a pas de métier plus proche de celui de prédicateur que celui de chanteur, il faut croire que j'ai pleinement réalisé mes rêves ! Ma mère me dit toujours qu'avec ma mauvaise langue et tout ce que je dis sur scène c'est une chance que je ne sois pas devenu diplomate.)

A vol d'oiseau, la mer est à une dizaine de kilomètres. Je l'aperçois de mes fenêtres de Foixa. Il suffit de quelques minutes pour aller à Vergès. Ma mère pendant plusieurs années a fait l'école à Jafra, à quelques kilomètres. Mon père, né dans un autre village voisin, n'a quitté l'Empordà qu'au moment de ses études. C'est un homme très patient, bonhomme. Je ne vois pas de mots plus précis pour le définir. Il aimait trop le calme, la tranquillité, la plaine pour ne pas revenir ici dès la fin de ses études. Née à Barcelone, ma mère ne parlait jamais de cette ville qu'elle avait connue en plein mouvement dans les années trente et qu'elle aimait. Je ne sais d'ailleurs presque rien de sa jeunesse. Il y a dans chaque famille des sujets tabous qu'on n'aborde jamais. Des

trous dans lesquels on ne rentre pas. La guerre, le sexe, la politique, par exemple. Nous n'avons parlé de politique que lorsque j'ai pris position à gauche. Comme mes parents étaient antirépublicains, ils ont essayé de me démontrer mes erreurs et ils ont évoqué la guerre. Ils appartiennent à une génération triste qui, d'accord ou pas, a vécu la guerre, la post-guerre et tout le système des valeurs franquistes. C'est une génération foutue, foutue... Celle née à la fin des années trente l'est encore davantage dans la mesure où elle n'a rien connu d'autre que le franquisme pendant des années sans entrevoir la moindre perspective, la plus petite porte de sortie...

A Vergès, le cabinet de mon père, médecin, touchait la salle à manger et l'été nous jouions dans la cour. L'hiver, comme nous nous pressions autour du seul poêle de la maison, malgré nous, nous ne perdions pas un mot de ses consultations et le secret médical restait quelque chose de très relatif. Les gens venaient lui demander d'écrire une lettre ou de donner un conseil, ils venaient pleurer, confier leurs problèmes. Le médecin, en ces temps-là, était à la fois curé, psychiatre, homme de confiance. Mon père, un des seuls hommes du village à avoir fait quelques études, était toujours surpris qu'on le charge de l'oraison funèbre des partants.

— Ça me fait rire, disait-il, c'est peut-être moi qui les tue et on me demande de leur dire au revoir !

On attendait de lui toujours la même chose, qu'il dise du disparu qu'il avait été sage, bon... Comme il faisait ça très bien, il touchait immanquablement les âmes sensibles. Et à l'occasion du décès suivant on revenait le chercher pour prononcer les dernières paroles.

Je ne sais si les gens agissaient par sympathie, ou pour se protéger de je ne sais quoi, mais régulièrement à Noël ou à l'occasion de la grande fête du village ils offraient à mes parents une oie, un canard, un coq ou un lapin. Notre maison se transformait en une véritable boutique de volailler. Tout se passait à peu près bien jusqu'au moment de les tuer. Je

garde une impression affreuse de ces assassinats. Nous élevions d'ailleurs nous-mêmes quelques poules et quand l'une d'elles commençait à couver nous l'installions dans un panier. Face à cette madame poule très sérieuse, très attentive, nous attendions la fin du mystère, le jour où de quelques coups de bec les poussins trouveraient la coquille.

Comme on n'en mangeait pas tous les jours, on s'était fabriqué toute une mythologie du poulet. Que mangions-nous, me direz-vous ? Je n'en garde aucun souvenir particulier autre que celui de l'*escudella i carn d'olla,* ce plat cuisiné à base de produits de la terre qui reflète toute la sagesse du peuple. En réalité, chacun met dans l'*escudella* ce dont il dispose ou ce qu'il veut : de la *botifarra negra* — du boudin noir — des pois chiches, du chou, des pommes de terre, un gros os d'agneau dont on pouvait sucer la moelle en le prenant à pleines mains ! L'*escudella* se sert dans deux assiettes, l'une pour le bouillon, l'autre pour la viande et les légumes. Je ne rentre jamais à Vergès sans demander à ma mère de me préparer une *escudella i carn d'olla.* Son goût change d'une famille à l'autre, d'une maison à l'autre. J'aime vraiment celle que l'on prépare chez moi. J'ignore si c'est affaire de palais ou de nostalgie.

Je suppose que toutes les familles vivaient essentiellement de ce qui se fabriquait à la maison. Comme chez mon ami Pons où je pense qu'on n'achetait que l'huile et le sel. Je revois les jambons, les saucisses pendus au plafond de quelque pièce obscure. Hors des villes, les gens cherchaient à se suffire, comme l'Etat espagnol qui vivait replié sur lui-même, en complète autarcie.

Mais cette enfance me paraît aujourd'hui aussi lointaine que si j'avais quatre-vingts ans ! Sans doute du fait de la vie que je mène depuis l'âge de dix-neuf ans. Si je cherche et compte les années, je peux dire qu'à dix ans j'étais à

Figueres, mais je ne me souviens pas vraiment de ce que j'y faisais. A partir de ce jalon — Figueres — je peux encore chercher et alors je me rappelle les prêtres. Mais je ne garde de la vie quotidienne que quelques flashes : par exemple, le vieux poêle qui réchauffait la maison et ne chauffait rien. Il était si difficile de trouver du charbon qu'on se débrouillait avec du bois. Quand on me raconte que dans certaines régions on échangeait le blé contre des bons qui servaient à payer le pain, il me semble retrouver la sensation de cartons colorés, carrés, durs comme des couvertures de livres contre lesquels on nous donnait du pain. Les paysans à qui il arrivait de payer mon père en blé nous permettaient de nous procurer ces tickets auprès du boulanger.

Et puis bien sûr je me souviens du froid et de la tramontane. Quand elle soufflait, on finissait par marcher à quarante-cinq degrés ou presque. Le pays étant très argileux, les gens l'attendent après chaque pluie. En huit jours elle sèche la terre, qu'on peut travailler à nouveau. Ceux qui n'y sont pas habitués souffrent de la tramontane, mais pour nous c'était différent. Elle nous manquait si pendant un mois elle ne soufflait pas. Elle gêne, mais on dit ici qu'elle nettoie aussi bien les blés, avant la récolte, que l'air, le paysage ou les idées. En tout cas, elle obligeait chacun à se terrer chez lui près du feu. Dans les familles vivant en harmonie c'était le moment des longues discussions, ailleurs c'était celui du suicide, de l'abandon du foyer ! Le poêle devenait le point de ralliement, il ne fallait pas s'en écarter de plus de deux mètres. Mes parents avaient beau être des privilégiés, notre maison était le siège de tels courants d'air qu'on aurait pu y faire de la voile !

A Vergès, d'ordinaire, personne ne parlait castillan. Son usage était exceptionnel. Tout le monde parlait catalan, c'est ma langue maternelle. Je n'en connaissais pas d'autre jusqu'au jour où, en 1952, je suis entré à l'école de Vergès pour la première fois. J'avais alors quatre ans... Ce fut un choc

psychologique : soudain, pendant six ou sept heures par jour, j'ai dû changer de langue. J'ai subitement découvert que *mare* qui dans ma langue maternelle signifie « mère » se dirait désormais *madre*. Mais, en dehors de la classe, je continuais à parler catalan. Y compris pendant les récréations. J'acceptais de devoir « changer de peau » plusieurs fois par jour. Bien qu'encore enfants, nous savions que notre subconscient et notre formation culturelle et linguistique en subiraient les conséquences. Mais je n'ai pas le souvenir d'une quelconque protestation ou dramatisation à ce sujet.

Je ne connaissais jusqu'alors l'existence du castillan que par la radio : avec mon entourage je communiquais en catalan. Nous acceptions de vivre une dichotomie permanente dans tous les rapports humains : parler catalan avec les amis, au cours de nos jeux et même avec nos maîtres... et, dès qu'on pénétrait dans la classe, s'exprimer en castillan, l'enseignement étant dispensé exclusivement en cette langue. Pourtant les instituteurs eux-mêmes étaient catalans. L'un d'eux était même républicain. Mais, bien entendu, personne ne pouvait s'en apercevoir puisqu'il était condamné à le taire et, comme les autres, obligé de chanter l'hymne fasciste. Il n'existait guère d'alternative. Ni pour lui ni pour nous. Je me souviens très bien qu'à cette époque on me faisait faire le salut des fascistes et chanter leurs hymnes : *Cara el sol* et *Arriba España*. Mais je ne me rappelle plus les paroles : j'ai pris l'habitude d'effacer de ma mémoire les choses de ce genre...

A l'extérieur de l'école, nous échappions au bilinguisme : les zones rurales comme celle où je vivais devaient en effet rester quelque temps encore à l'écart des grands flux d'émigration interne qui n'allaient pas tarder à s'amorcer. Cette émigration de nature économique et massive des Andalous, des Galiciens et, à une moindre échelle, d'Estrémaduriens touchait alors essentiellement les grandes villes. Elle se cantonnait aux foyers de la grande industrie concentrée à l'épo-

que aux portes de Barcelone. Il faut distinguer deux étapes dans ce processus d'émigration : celle de l'arrivée de l'émigrant qui commence à se mêler à sa communauté d'accueil et celle de la seconde génération, plus intégrée, dont presque chacun des membres parle catalan. On doit cependant observer qu'une large fraction de l'émigration a été reléguée dans une espèce de ghetto sans communication avec la communauté qui l'entourait. Lors des grandes vagues d'émigration, il arrivait qu'un village tout entier se soit déplacé et reste, comme le souhaitait la bourgeoisie industrielle, une entité isolée : il demeurait un îlot de culture andalouse ou galicienne n'entretenant aucun échange culturel avec sa nouvelle communauté et ne manifestant aucune velléité d'interrelations...

Aujourd'hui encore, à l'exception des grandes zones urbaines d'émigration et de l'école, le catalan est la langue dominante en Catalogne. Et dans mon village, par exemple, son emprise n'a pas diminué. Vergès, comme chaque village de Catalogne, a ses fêtes traditionnelles. Certaines, comme la procession de la Semaine sainte, demeurent très vivaces, ici et dans l'ensemble de l'Etat espagnol. Mais celle de Vergès, à laquelle je participe chaque année, reste la seule connue à ce jour qui ait conservé des vestiges de danse macabre dansée par un simple squelette. Une tradition héritée du Moyen Age...

A l'occasion de la fête du Mardi gras, chez nous, chacun se munit d'une assiette et d'une cuillère, puis tout le monde descend vers la place... pour manger tous ensemble une soupe.

Sous Franco, la célébration du Carnaval était interdite [1] : la soupe était autorisée, mais la fête, le rassemblement et les danses interdits. Pourtant l'enracinement de la tradition dans certains villages était tel que l'on n'a pas cessé de le célébrer. Si on ne pouvait le faire dans la rue, la fête se déroulait à l'intérieur des maisons... et peu à peu sortait dans la rue.

---

1. En 1978 le Carnaval fut encore interdit à Barcelone.

A Villa Nova, on n'a jamais interrompu la tradition du Carnaval : elle y était tellement ancrée que les autorités n'ont pas pu l'interdire. Etait-ce un certain machiavélisme qui les incitait à laisser ce jour-là libre cours au défoulement ? Etait-ce un appât pour attirer les touristes ?